ABONNEMENT UN AN 5 F

LE FRONDEUR

15 Cmes LE No

BUREAUX RUE DE RUETUVE

UNE REVUE MANQUÉE

Scrongnieugnieu ! Marie ! Quel mal aux cheveux !.. ! Et dire qu'il ne pleut pas !! C'est égal, il aurait pu pleuvoir..... dites à Wauters que nous passerons pas la revue Aujourd'hui !

6e Année.- N° 298. Samedi 24 Octobre 1885. 15 Centimes le N°.

ABONNEMENT :
Un an . . . . fr. 7 00
Franco par la Poste

Bureaux
12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÉGE
Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne . . . fr. » 50

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne . . . » 1 60
Fait-divers . . » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Aux capitulards.

—

C'est lundi que le Conseil communal aura à décider si, oui ou non, il lui convient de caner devant le clergé, en réinscrivant l'enseignement de la religion catholique au programme des cours de nos écoles.

On sait que c'est M. Warnant et ses accolytes du Collége qui proposent de capituler devant « l'arrogance sacerdotale », tant refrenée par eux dans de redondants et inutiles discours.

Dans la besogne humiliante qu'ils ont entreprise, ces messieurs sont aidés par le *Journal gaga*, dont il ne vaut pas la peine de s'occuper, étant donné le peu de lecteurs qui reste à cette vieille feuille, et la *Meuse*, qui fait feu des quatre pieds en faveur de la capitulation.

D'autre part, il est vrai, les cercles libéraux de quartiers se sont unanimement prononcés pour le rejet de la proposition, mais comme les gros bonnets doctrinaires, dès qu'ils sont élus, se moquent absolument de l'opinion de ces sociétés — bonnes, selon eux, pour faire de la propagande électorale, et mauvaise pour le reste — il est certain que cette protestation du libéralisme actif restera sans effet sur les capitulards.

C'est donc uniquement sur les conseillers qui ne sont pas encore entièrement infectés du virus doctrinaire, que nous pouvons compter pour sauver l'honneur du libéralisme liégeois. Les autres sont, quoi qu'il arrive, décidés à sacrifier la neutralité de l'école et il est absolument inutile de discuter avec eux.

* * *

Dans l'article où *la Meuse* — oubliant ses traditions de courtoisie — traite d'*insensés* et d'*aveugles*, les libéraux qui veulent maintenir, dans son intégrité, la laïcité de l'enseignement, notre endoctriné confrère a soin de ne pas aborder une seule fois la question de principe.

Or, cette question est celle-ci.

L'enseignement public doit-il être purement scientifique, *absolument neutre*, doit-il repousser tout enseignement d'une religion basée sur des superstitions et, par conséquent anti-scientifique ?

Pour des libéraux, pour des partisans de la complète indifférence de l'Etat en matière religieuse, la réponse n'est pas douteuse.

L'enseignement public, évidemment, doit être absolument neutre. Il ne doit contribuer *en rien* à la propagande religieuse. Que celle-ci soit faite avant ou après la classe, la chose importe peu ; quelle que soit l'heure choisie pour la leçon de religion, il n'en est pas moins vrai que, si la proposition de MM. Warnant et consorts est admise, le pouvoir civil contribuera — soit en mettant des locaux d'école à la disposition du clergé, soit *en payant* les instituteurs agréés par le clergé pour enseigner le catéchisme — à propager des doctrines religieuses dont *il n'a absolument pas à s'occuper*.

Toutes les finasseries de *la Meuse* ne pourront rien changer à ce fait.

* * *

Nous savons, du reste, que l'on n'essayera pas de discuter la question de principe.

— « Vous avez parfaitement raison, au fond — diront les doctrinaires — l'enseignement public devrait être absolument neutre, mais c'est là un idéal et il faut compter avec les circonstances ».

Ce raisonnement aurait peut-être du bon si, le clergé étant dans les écoles, nous demandions son expulsion.

Mais, la situation est tout autre. Cet idéal du libéralisme, l'enseignement public neutre, purement scientifique, nous l'avons réalisé à Liége. Depuis plus d'un an, l'enseignement des superstitions religieuses est absolument banni de nos écoles. Il n'y a plus, au tableau des cours, des heures réservées pour l'enseignement des choses fausses et des heures pour l'enseignement des choses vraies.

Et c'est quand nous sommes arrivés à ce résultat, quand nous avons obtenu enfin, la réalisation d'un des plus importants articles du programme libéral, la laïcisation de l'enseignement, que l'on ose nous proposer d'abandonner notre conquête pour réintroduire la religion dans nos écoles.

Franchement, si *la Meuse* veut trouver des libéraux insensés, elle a tort de quitter ses bureaux — quand M. Warnant et ses complices y sont, surtout.

* * *

Il est vrai que *la Meuse* rassure en ces termes les libéraux qui craignent — avec raison — de voir les prêtres ressaisir toute leur ancienne influence, une fois rentrés dans les écoles :

L'autorité communale n'aliène aucune de ses prérogatives ; elle n'est liée par aucun contrat. Après avoir inscrit aujourd'hui la religion au programme, *elle reste libre de la rayer demain et de fermer la porte au clergé*, si elle s'aperçoit que sa présence à l'école offre des inconvénients. Elle se retrouvera alors dans la position où elle est actuellement.

C'est vrai. Seulement, si les prêtres catholiques, ayant repris un pied dans nos écoles en reprenaient aussitôt quatre, les libéraux pourraient demander l'expulsion du prêtre de l'école, mais on les enverrait promener avec des raisonnements de ce genre ci :

« Comment, malheureux, vous voulez faire sortir le prêtre de l'école ! mais avez-vous oublier la terrible lutte que nous avons dû soutenir en 1879, voulez-vous rallumer une pareille guerre ? »

Et la *Meuse* traiterait d'aveugles et d'insensés ces libéraux trop idéalistes !

* * *

Nous l'avons dit, le résultat obtenu est énorme. L'idéal du libéralisme en matière d'enseignement est réalisé. Nous avons fait une conquête précieuse, la neutralité de l'enseignement. Cette conquête, gardons-là, dussions-nous faire pour cela quelques sacrifices.

M. Genot dans une excellente brochure, a démontré que l'impôt sur le revenu serait chose possible et même facile. Eh bien, voilà l'occasion toute trouvée de faire un essai. Qu'on établisse l'impôt sur le revenu pour parer à la diminution éventuelle des subsides et les catholiques qui jouissent surtout de gros revenus, payeront ainsi une bonne part des frais de la guerre faite à nos écoles.

Ou bien encore que M. Warnant, qui a dit au roi que les liégeois étaient prêts à tous les sacrifices d'argent pour sauver nos écoles, abandonne son traitement de bourgmestre ; cela fera toujours le quart des subsides que le gouvernement pourra nous retirer.

Il est vrai que c'est surtout une pareille générosité que la *Meuse* trouverait insensée.

* * *

Au reste, que la *Meuse* ne voie rien de mal à ce que l'on enseigne la religion dans les école, la chose n'est pas étonnante. Les rédacteurs de cette feuille, envoyant leurs enfants dans les écoles purement catholiques et illuminant leurs fenêtres sur le passage des processions, il est clair que ces braves gens doivent trouver qu'un subside vaut bien une messe — puisque eux vont bien à la messe sans subside ; seulement, ce qui est délirant, c'est de voir ces bons catholiques, à peine déguisés, se donner les gants de traiter d'insensés et d'aveugles les libéraux dont toute la folie consiste à mettre leurs actes d'accord avec leurs principes.

Ces gaillards, trouvant la religion bonne pour leurs gosses, ne doivent pas la trouver mauvaise pour les enfants du peuple, et, en défendant les capitulards, les libéraux de cet acabit sont simplement logique. Mais ce qui serait absurde, c'est que des libéraux sincères, des libres-penseurs, allassent prêter les mains à la propagation des sottises religieuses.

Nous saurons lundi si le Conseil communal de Liége contient beaucoup d'hommes politiques de cette force.

HENRI PECLERS.

Simple dialogue saisi entre deux officiers de la garde civique :

— Après tout, il n'y a, dans le cas du général, qu'une simple erreur de date...

— Comment, une erreur de date.

— Certainement ! samedi, il a cru le jour de la revue arrivé. Il a pris son plumet un jour trop tôt, voilà tout !

La revue de la garde civique.

—

Dimanche dernier, la ville de Liége avait un aspect menaçant pour la paix européenne.

Partout, se voyaient des hommes armés. Les uniformes bleus, verts, rouges, jetaient une note gaie dans les rues de la ville. Le temps d'ailleurs, était superbe et les braves officiers de la milice citoyenne, sanglés dans leurs brillants uniformes, se réjouissaient en pensant que le ciel clément permettrait à leur légitime, leurs servantes et leurs moutards, de venir les comtempler au défilé, dans toute leur splendeur militaire.

Quant aux simples gardes, pauvres bleus, peu enthousiastes par nature, ils se contentaient de souhaiter « que cela fut vite fini, afin d'être quitte de cette scie jusqu'à l'année prochaine. »

Hélas ! Le garde propose et le général dispose.

Or, le général n'était guère disposé à passer la revue.

La veille, le brave guerrier, avait passé chez un de ses collègues du Sénat une revue détaillée des légions bourguignones et du régiment de champagne, et cette besogne avait été tellement éreintante que, le dimanche matin, le digne général se sentait incapable de quitter la couche où il méditait sur la valeur comparative du *Nuits* et du *Corton*.

Et quand, le matin, sa concierge, qui lui sert généralement d'aide-de-camp, lui demanda ses ordres pour la journée, le général répondit d'une voix dolente :

— Nous ne passerons pas la revue aujourd'hui, Marie. Après tout, ce ne serait pas la peine d'être général, si l'on était forcé de se lever, quand on n'en a pas envie, comme un simple garde. Dites cela au lieutenant-colonel.

La porte se referma. Un instant après, le général, déjà à moitié rendormi, entendait faiblement une voix qui disait :

— Mais, god....., Marie, qu'est-ce que le zénéral il veut que ze dise aux gardes ? Ze ne peut pas dire qu'il pleut quansqu'il fait beau, god..... C'est pas la peine d'être le de Molkte liézeois pour être, n. de D., sarzé de commissions comme ça !

Puis tout se tut, et le général se rendormit tout-à-fait.

Dire la joie des simples gardes quand ils apprirent qu'ils s'étaient introduits dans leurs costumes et qu'ils avaient dû, à cause de la revue, ajourner des voyages projetés, est impossible. L'éloge du général était dans toutes les bouches et quand quelqu'un fit remarquer que tout serait probablement à recommencer le jour où le général ne serait plus... indisposé, ce fut une explosion de bénédictions dont il est difficile de se faire une idée.

C'est égal, si jamais le général s'avise de faire recommencer une revue ratée par sa faute, le jour de cette seconde corvée on pourra voir même s'il ne pleut pas, tomber de Looz.... sous la réprobation de tous les gardes à l'égard desquels il agit avec tant de sans-gêne.

CLAPETTE.

On prête au général de Looz un mot qui prouve assez que le commandant de la milice citoyenne se console gaiement de la corvée inutile qu'il a imposée aux gardes, dimanche dernier.

— C'eut été vraiment trop, a-t-il dit, de servir deux jours de suite, dans deux armées différentes.

Comment, la veille, vous avez servi dans une autre troupe que la garde liégeoise, lui dit-on.

— Mais dans l'armée polonaise, parbleu !

HISTOIRE SAINTE

à l'usage des établissements d'aliénés

par **Théodore Injuste**, historien.

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre VIII.

SACRIFICE D'ABRAHAM.

Le Seigneur, voulant éprouver la foi d'Abraham, lui dit :

— Abraham, prenez votre fils Isaac que vous chérissez, et venez me l'offrir en holocauste, sur une montagne que je vous montrerai.

Abraham prit son fusil et dit à son fils :

— Viens, nous irons tuer les lapins.

Quand ils furent arrivés sur le plateau de Cointe, Abraham lia son fils à un arbre. Isaac se laissa faire, l'arbre aussi. Alors, reculant de vingt pas, Abraham visa la tête d'Isaac ; le coup parti.....

Un cri retentit à côté du tireur. Le fusil avait éclaté, et un des éclats avait tué le pompier de service au bord de l'étang !!!

Un ange apparut alors à Abraham :

— Sois sans inquiétude, lui dit l'envoyé du Seigneur, tu as tiré juste, mais Dieu a substituer au fusil que tu possèdes une arme de précision en usage autrefois dans la garde civique.

Alors Abraham eut l'ineffable bonheur d'entendre ces belles paroles prononcées par Dieu en personne :

— Parce que vous avez obéi à ma voix et que vous n'avez pas hésité à m'offrir votre fils unique, je vous bénirai et je multiplierai votre race comme les sables du Ciel et les étoiles de mer.

— Vous me l'aviez déjà dit, Seigneur, répondit Abraham, mais cela me fait plaisir tout de même.

Quelques années après, Sara mourut d'une fausse couche, âgée de 127 ans.

* * *

Trois ans après, Abraham charga Eliézer, son secrétaire particulier, de se rendre en Mésopotamie pour y aller chercher une femme pour son fils.

Eliézer partit, chargé de présents, et revint six mois après avec une certaine demoiselle *Rébecca*, fille de M. Bathuels, fils de Melcha et de Nachor, qui était cousin-germain du grand roi Dagobert.

Isaac épousa Mlle Rébecca et les jeunes époux vécurent heureux.

Abraham mourut à l'âge de 175 ans et quelques jours, à la suite d'un manque complet de respiration.

Chapitre IX.

ESAU ET JACOB.

Isaac avait soixante ans quand sa femme lui donna deux jumeaux : *Esaü* et *Jacob*.

Le premier était roux et couvert de poils ; en grandissant il devint un habile chasseur.

Le bouc sauvage était son gibier favori, et il marcha si souvent sur la piste de cet animal qu'il en arriva à être imprégné lui-même de l'odeur du bouc, qu'il communiqua à tous ses descendants et descendantes ayant les cheveux roux.

Le second, Jacob, était blond et doux.

Isaac aimait Esaü.

Rebecca préférait Jacob.

Un jour qu'Esaü revenait de la chasse, harrassé de fatigue, il rencontra son frère dans la cuisine, qui préparait un plat de salade pour souper.

« Je donnerai mon âme au diable, dit le » chasseur, si je pouvais mordre à belles » dents cette salade appétissante. »

— « Donne-moi seulement ton droit d'aî- » nesse, répliqua Jacob, et je te le cède. »

On fit venir un notaire et une heure après Esaü avait son plat de salade et Jacob son droit d'ainesse. Seulement, la salade était fanée.

Isaac qui, avec l'âge, devenait aveugle et ramolli, eut un jour le désir de manger une pièce de gibier tué par son fils Esaü.

Rebecca qui avait entendu ce désir courut, immédiatement aux halles centrales et acheta un lièvre qu'elle fit porter à son mari par l'intermédiaire de son fils Jacob.

Isaac fut si heureux qu'il donna la bénédiction à Jacob, croyant la donner à son favori Esaü.

Quand celui-ci fut de retour, qu'il eut connaissance de la substitution, il entra dans une grande colère et brisa tous les bibelots japonais qui se trouvaient sur l'étagère.

Il jura même de tuer son frère !

Effrayé de ses paroles, Jacob — qui était poltron comme la lune — prit la fuite après avoir promis à son père de n'épouser qu'une fille de Laban, son oncle.

Il partit donc et un soir, fatigué comme un chien, il se coucha sur une pierre et s'endormit.

Il rêva.

Il vit une échelle d'une longueur inouïe et sur cette échelle, des anges en maillot faisaient de la gymnastique.

Cette échelle étant tournée vers l'Orient, Jacob comprit que Dieu lui montrait l'échelle du Levant.

Il entendit ensuite la voix du Seigneur qui lui promit — comme toujours — une nombreuse postérité.

Il fut éveillé en sursaut par... quelque chose qui venait de lui tomber sur le nez. C'était une hirondelle qui, en passant, avait ouvert son trop plein sur l'appendice nasal de notre dormeur.

Jacob en s'essuyant dit avec résignation : « C'est la volonté de Dieu, partons. »

Il continua donc sa route et arrivé en Mésopotamie, il s'informa de la demeure de M. Laban, fils de Nachor.

On lui indiqua un petit chalet situé à mi-côte.

Il se dirigea de ce côté et arrivé devant la porte, il pressa le bouton de la sonnerie électrique.

Une fille vint ouvrir.

(A continuer.)

On sait que, dimanche matin, on n'a pas fait battre le tambour dans les rues — ce qui n'a pas empêché les gardes de devoir s'habiller, puisque l'on a soin de leur faire remarquer que le rappel ne signifie rien et que, s'ils ne l'entendent même pas, ils

doivent répondre tout de même aux convocations.

Aussi les gardes étaient tellement satisfaits, qu'ils demandaient si, au lieu de faire battre *la générale*, ce qui ne sert à rien, on ne pourrait, à l'avenir, faire battre *le général* — ce qui serait assurément plus utile et plus juste.

Mon suicide.

—

Et moi aussi, j'ai voulu me tuer !

Je venais d'acquérir la triste certitude qu'Amélie me trompait.

Est-ce bien Amélie qu'elle s'appelait, la perfide ? Penser qu'elle a tenu ma vie dans sa petite main, et que je ne sais plus au juste son nom ! Jeunes gens, cela vous étonne ; mais le temps vous en apprendra bien d'autres.

Alors j'étais encore jeune, — oui, jeune. Aussi ne fus-je pas plus tôt certain de mon malheur, que je résolus d'en finir avec la vie. Mon premier mouvement fut d'aller me brûler la cervelle dans son escalier ; mais je réfléchis que trop de personnes seraient informées, de la sorte, que Henriette — n'est-ce pas là son nom ? — se moquait de votre serviteur. On a son amour-propre !

— Non, me dis-je, pas de bruit. L'oiseau blessé cache son agonie derrière une touffe d'herbe. Ainsi je veux mourir dans un coin, isolé, perdu, oublié.

Dans ces dispositions élégiaques, je pris le train. Il me déposa, entre chien et loup, à cent pas du *Lion-d'Or*, hôtel bien tenu, pièces claires, table excellente, et des lits propres.

— Que faut-il servir à monsieur ? me demanda une petite bonne que j'ai su depuis être jolie.

— Rien.

Je n'avais pas faim. J'allais me coucher. Mon sommeil fut agité... A chaque instant, je croyais voir passer Victorine — ne s'appelait-elle pas Victorine ? — au bras de mon rival. Alors je m'élançais, et mon poing allait donner contre la muraille, ou sur le fer de mon lit, ou sur l'angle de la petite table classique à dessus de marbre. J'étais brisé quand je me levai. Mais il importait peu, puisque j'allais mourir.

Je me mis en quête d'une corde. J'avais cru que, pour se pendre, rien n'était plus facile à trouver qu'une corde. Erreur ! Je parcourus tout l'hôtel sans mettre la main sur la corde que j'aurais voulue.

La petite bonne, celle que j'ai su depuis être jolie, me demandait :

— Mais, monsieur, qu'en voulez-vous faire ?

Enfin, avec une longueur de chanvre dans ma poche, je sortis de l'hôtel, et pris froidement le chemin d'un petit bois que je connaissais pour l'avoir fréquenté déjà. Il y avait là, derrière d'inextricables enlacements de feuillages, une fraîche retraite où je m'étais arrêté à rêver un jour. Quel coin plus discret pouvais-je trouver pour mourir !

En cheminant, je pensais à Berthe ; — je crois décidément qu'elle s'appelait Berthe. — Je la maudissais de toute mon âme. Et puis, je regardais ma corde ; je la mesurais ; j'en éprouvais la résistance. Ce n'était pas la corde que j'aurais voulue. Elle me paraissait courte et peu solide. J'étais vexé. On ne se doute pas comme une taquinerie de cette espèce influe sur le cours de vos idées.

Autre vexation : en arrivant sur l'emplacement que j'avais adopté, je fus très désagréablement surpris de le voir occupé par un autre. Un personnage dont je ne voyais que le dos était précisément occupé à assujettir au-dessus de lui une corde autour d'une branche, la branche même qu'à vue de nez j'aurais choisie.

— Qu'attendez-vous là ? lui demandai-je.

Il se retourna.

— Qu'est-ce que ça vous fait ?

— Croyez-vous que je ne devine pas votre intention ? m'écriai-je.

— Et quand je voudrais me tuer, je pense que cela ne regarde que moi !

— Vous tuer ?

Je le regardai. C'était un aimable garçon. Physionomie ouverte, regard sympathique, une pâleur intéressante.

— Ça veut se tuer !

Et, devinant en lui la victime d'un amour malheureux, j'ajoutai :

— Pour une drôlesse ?

— Monsieur ! s'écria-t-il.

— Pauvre niais, pensai-je, il va encore la défendre. Les amoureux sont tous les mêmes.

L'inconnu se taisait.

— Voulez-vous, lui dis-je, que je vous donne un conseil ? Laissez là votre corde — je remarquai qu'elle valait mieux que la mienne — rentrez chez vous. Vous me remercierez un jour.

— Je veux mourir.

— Ne vous préparez pas pour demain des regrets cuisants, continuai-je avec une douce insistance, — je tenais à ma place. — Quand vous serez enterré, vous aurez beau regretter votre vivacité, il sera trop tard.

— C'est que vous ne savez pas ce qui m'arrive.

— Je le devine.

— Non, vous ne pouvez pas le deviner. Une femme que j'adorais, monsieur, pour laquelle....

Et le voilà qui me raconte son histoire. Chose étrange ! c'était absolument la mienne. Ce rapprochement me rendit rêveur.

— Votre silence vaut une approbation, me dit Charles.

— Je venais d'apprendre qu'il s'appelait Charles.

— Mais pas du tout ! me récriai-je.

Je ne voulais pas avoir l'air d'une girouette.

— Il n'y a rien, dans votre histoire, qui justifie ce bout de corde.

Et Charles commençant à m'intéresser :

— Voyons, mon ami, il faut se faire une raison. Pourquoi voudriez-vous être mieux traité que les autres que leurs maîtresses trompent tous les jours ?

— Elles ne les trompent pas si indignement que je l'ai été.

— Pardon.

— Oh ! non.

— Mais si.

— Non.

— Si... sapristi ! j'en sais quelque chose. Eh bien, vous en serez quitte pour chercher une maîtressse, une beaucoup mieux. Il n'en manque pas.

— Mieux qu'elle, c'est impossible.

— Allons donc !

— Elle n'a pas sa pareille.

— Mais si.

— Oh ! non.

— Si.

— Non.

— Si ! On a, sur le premier moment, de ces idées-là ; mais, dans un mois, vous verrez.

Mon langage me paraissait tellement celui de la sagesse, que je prenais peu à peu plaisir à m'écouter. Je continuai :

— A quoi ça vous avancera-t-il de mourir ? Ah ! je voudrais que vous me le disiez, à quoi ça vous avancera ! Ou la femme qui vous lâche a du cœur, ou elle n'en a pas. Si elle en a...

— Oh ! elle n'en a pas !

— Naturellement elle n'en a pas. Votre mort ne pourra donc que la flatter. Ça pose toujours une femme d'avoir été la cause d'un suicide. Voyons, vous voulez donc la poser ? Et la galerie, quelle oraison funèbre pensez-vous qu'elle vous fasse ? La galerie, elle s'écriera : « Est-il assez bête ! » Oui, Charles, elle vous traitera d'imbécile, et elle aura raison.

Je devenais éloquent. C'est que, depuis un moment, je sentais que je défendais ma propre cause. Tout ce que j'aurais dû me dire à moi-même, je le disais à présent à Charles, à mon ami Charles ; car je l'aimais déjà de toute l'affection qu'il me rendait pour moi-même. Je mis tant de conviction au service de mes idées, que Charles se laissa tomber entre mes bras.

— Faites de moi ce qu'il vous plaira, s'écria-t-il.

— Eh bien, lui dis-je avec un soupir qui dénonçait le vide profond de mon estomac, allons déjeuner !

Je le ramenai à l'hôtel. L'émotion creuse et nous avions pris, en chemin, un terrible appétit.

La table, où nous nous assîmes, y ajoutait sa provocation, par la disposition savante et gaie du couvert, par son linge blanc, par ses pains dorés, par ses cristaux pleins de lumières.

Quand un épais chateaubriand aux pommes nous eut développés de ses effluves appétissantes ; quand, partagé en deux, il répandit sur nos couteaux son jus vermeil ; quand, sur les premières bouchées, fiévreusement dévorées, nous eûmes versé quelques gorgées d'un bon cru bordelais, alors nous nous regardâmes silencieux, et nos yeux se disaient de part et d'autre :

— Hein, c'est bon, la vie !

— Si je ne vous avais pas rencontré pourtant ! soupira Charles, le cœur gros de reconnaissance.

Et, de mon côté, je pensais :

— Fichtre ! si je ne l'avais pas rencontré !

— Savez-vous, reprit le jeune homme, après une nouvelle bouchée, qu'il a fallu un hasard inouï pour vous amener précisément dans cette partie du bois où vous m'avez rencontré ?

Je me taisais.

— Ah ça ! fit-il tout-à-coup, qui diable vous conduisait là de si grand matin ?

Je ne pus m'empêcher de rougir.

— Vous n'allez pas me croire, lui dis-je.. J'y allais me pendre comme vous.

— Ah bah !

Mon compagnon éclata de rire.

— Elle est bien bonne !

Et nous choquâmes nos verres.

PAUL PARFAIT.

Prochainement : **Almanach du Frondeur**, illustré.

Nos lecteurs sont avisés par la maison **Dodinval** et **Inglebert** (au Belvédère), place Verte, 20, Liége, qu'ils ont un puissant intérêt à s'adresser à elle pour leurs vêtements d'hiver.

Nous leur signalons : Ses charmants pardessus d'hiver en béaver anglais, spécialement faits sur mesure, aux prix de 48, 55, 70, 80 et 95 francs, en noir, bleu, brun, olive, lie de vin, bronze, bleu électrique, vert russe, mousse ; ses splendides pantalons, coupe anglaise, aux prix de 18, 20, 22, 25, 28, 30, 32, 35 et 38 francs ; ses ravissants gilets haute nouveauté, en soie et laine, velours broché et peluche unie, variant de 15 à 28 francs ; ses magnifiques costumes complets pour hommes, variant de 35 à 110 francs en très jolies étoffes, anglaises, françaises et belges ; ses inimitables jaquettes pour dames (façon tailleur), aux prix de 45 à 80 francs.

Grand choix de pardessus pour enfants.

N. B. — Tous ses vêtements confections dans ses ateliers sont essayés au besoin deux fois avant la livraison.

Librairie Georges, rue Pont-d'Avroy

Riche collection d'ouvrages nouveaux en location. 10 fr. par an. 2 fr. par mois.

Théâtre Royal.

—

L'éléphant introduit dans les *Bibelots du Diable*, tient fort bien sa partie dans l'intermède de la fête donnée dans le Harem de Vertuchoux. Ce petit animal — pas Vertuchoux, l'éléphant — est charmant et d'une intelligence qui dépasse de beaucoup la moyenne de celle de certains membres du Conseil communal. Il boit, mange, comme une personne naturelle, saute, comme le premier homme politique venu, et déchiffre une partition aussi bien que pourrait le faire un abonné du Théâtre royal (coin des grincheux).

On sait que huit jours à peine nous séparent du moment où les *Bibelots du Diable* devront céder la place à l'opéra. Ceci soit dit, non pour nous plaindre, mais pour prévenir ceux qui ne se sont pas encore laissé tenté par la riche mise en scène des *Bibelots*.

Pavillon de Flore.

—

Boccace, cette opérette dont le livret, peu spirituel, est heureusement sauvé par une musique entraînante et plus soignée que celle de la plupart des opérettes d'origine française, a trouvé au *Pavillon de Flore*, un regain de succès.

L'interprétation est, d'ailleurs, généralement convenable. Mme Zélo Duran, surtout, a été charmante d'entrain et de finesse. Mme Keller a également droit à des éloges pour la verve qu'elle a mis dans l'interprétation du rôle de Péronelle. Quant à Mlle Lesoeur, qui jouait le rôle ingrat de Béatrice, elle devra nécessairement travailler à donner à sa voix une souplesse qui lui manque. Ce défaut de souplesse se remarque surtout dans *Boccace* à la fin du premier acte, quand Mlle Lesoeur et Mme Zélo Duran chantant l'une après l'autre le même couplet, on peut juger facilement de la différence qui existe entre une chanteuse expérimentée... et une autre. Quant à Mlle Asmire (Frisca), elle chante mal et ne joue pas bien.

Du côté homme — fort sacrifié dans *Boccace* — des éloges sont dus à M. Froment, qui a très bien joué le rôle de Lélio, et à MM. Pichet et Valot, deux très amusantes ganaches. En ce qui concerne M. Dubuisson, nous regrettons de ne pouvoir revenir sur l'appréciation que nous avons émise sur lui après la représentation des *Dominos roses*. Cet artiste qui n'a rien su tirer du rôle d'Orlando, nous paraît réellement insuffisant pour la scène du *Pavillon*.

L'orchestre et les chœurs ont droit à des éloges ; une mise en scène soignée témoigne de la bonne volonté de la direction.

C.

P.-S. Quelques habitués, dont je me suis déjà fait l'interprète pour demander le rétablissement des tabourets au pourtour, me demandent si je ne pourrais demander pour eux à M. Ruth, d'augmenter le nombre des sièges, les jours où les spectateurs sont nombreux.

Voilà qui est fait.

Eden-Théâtre

—

Le tableau de la troupe réunie par M. Wéry, fait bien augurer du succès de la saison qui commence ce soir au *Casino Grétry*.

Au moment où le *Pavillon de Flore* achève de se transformer en un théâtre sérieux, un théâtre du genre de l'Eden, offrant au public un spectacle varié, répond réellement à un besoin de la population.

Ainsi qu'on le verra plus loin, MM. Wéry ont eu la bonne fortune d'engager M. Pacra, un des plus fins diseurs de chansonnettes que l'on connaisse. Avec un pareil artiste, on peut être certain de revoir à Liége les brillants intermèdes qui firent jadis, avec M. Pacra surtout, la fortune du Pavillon de Flore.

Ajoutons qu'un système d'abonnement est établi dans des conditions fort avantageuses.

Théâtre Royal de Liége.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

Les Bibelots du Diable

Féerie à grand spectacle en 3 actes et 16 tableaux.

Distribution : Toby, Mlle Chalont. — Risette, Mlle Théol. — Chouvert de Vertuchoux, M. Vivier. — Jean Leblanc, M. Sérard. — Florine, Mlle Godard. — Canichon, M. Danjou. — Le bailli, M. Alexandre. — Phosphoriel, Mlle Estello. — Trilby, Mlle Burty. — Ether, Mlle Darzac. — Azolin, Mme Danjou. — Mme Canichon, Mme Walter. — Chignasson, M. Walter. — Loriot, M. Christian. — Jean Pierre, M. Delvaux. — Un paysan, M. Marcus. — Le chef de gardes, M. Peignier. — Un muet, M. Jontine. — La vieille Micheline, Mlle Fontaine. — Turelure, Mlle Georges. — Manon, Mlle Bekmann — Jeannette, Mlle Lheureux. — Un page, M. Willems. — Paysans et Paysannes, Génies, Domestiques, Grands Cacatoès, Dames Perruchiennes, Pages, Gardes, Muets, Odalisques, petits Guerriers, Fées, Statues, etc., etc.

Ballets au 2e acte (9e tabl.) et au 3e acte (13e tabl.)

1er ACTE : 1er tabl. Les Fiançailles du Marquis. — 2me tabl. Le Cabinet de l'enchanteur Faustus. — 3me tabl. L'Ane métamorphosé. — 4me tabl. L'Inondation. — 2me ACTE : 5me tabl. Les œufs d'or et les bottes de 7 lieues. — 6me tabl. Les Pilules magiques. — 7me tabl. La Queue du Diable. — 8me tabl. Les Souhaits de Florine. — 9me tabl. L'Ile des Perroquets. (Grand cortège. Grand ballet. 200 personnes en scène) 3me ACTE : 10me tabl. Les Statues enchantées. — 11me tabl. Le Pied de mouton. — 12me tabl. Le Rameau d'or. — 13me tabl. Le Harem de Vertuchoux. (L'éléphant savant). Grand divertissement. Les Fontaines enchantées). — 14me tabl. Les Noces de Toby et de Jean Leblanc. — 15me tabl. Le Petit Village. — 16me tabl. Le Royaume des Fées.

Apothéose

Eclairage de la scène par la lumière oxydrique, système employé au Théâtre royal de la Monnaie.

Théâtre du Pavillon de Flore

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Vendredi 23 Octobre

Boccace

Opéra-comique en 3 actes.

Distribution : Boccace, Mme Zélo Duran. — Orlando, MM. Dubuisson. — Pandolfo, Pichet. — Tromboli, Thys. — Quiquibio, Valot. — Lélio, Froment. — Beppo, Vissière. — Cecco, Servais. — Un capitaine de gardes, Adolphe. — Un bourgeois, Vaillant. — Béatrice, Mesd. Lesoeur. — Péronelle, Keller. — Frisca, Asmire. — Zanetta, Lagarde. — Giotto, Valot. — Frédérico, Thys. — Tofano, Dubuisson. — Raphaëlo, Kuypers. — Dames d'honneurs. Etudiants. Bourgeois. Tonneliers.

On commencera par :

LA PERRUQUE

comédie en 1 acte

Distribution : Georges Gérard, M. Chevalier. — Adrienne, Mmes Lagarde. — Rose, Leguet.

Samedi 24 Octobre

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

BOCCACE, opéra-comique en 3 actes. (Voir plus haut la distribution.)

On commencera par :

La Cigale chez les Fourmis

Comédie en 1 acte.

Distribution : Paul de Vineuil, MM. Frey. — Chameroy, Villars. — Mme de Chameroy, Mmes Lefebvre. — Henriette, Lagarde. — Un domestique, M. Stynen.

Dimanche 25 octobre et jours suivants.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 3/4 h.

BOCCACE et **LA CIGALE CHEZ LES FOURMIS**. (Voir plus haut les distributions.)

Les représentations des Mercredi et Vendredi seront données en Soirée de gala, où il ne sera pas permis de fumer.

Théâtre du Gymnase.

Direction P. Verellen et Is. Ruth.

Bureau 7 0/0 h. — Rideau 7 1/2 h.

Dimanche 25 Octobre

Les Crochets du Père Martin

Drame en 3 actes, par Cormon et Grangé.

Distribution : Le père Martin, MM. Victor. — Armand Martin, Frey. — Félicien, Chevalier. — Charançon, Adolphe. — Laurent, Servais. — Le capitaine Dubourg, Villars. — Le vicomte Galhausen, Bastien, Ernest. — Gérard, Laverny. — Un matelot, Duvivier. — Un garçon d'hôtel, Tack. — Geneviève, Mesd. Defebvre. — Amélie, Dorval. — Olympia, Leguet. — Georgina, Marcusseau. — Pampette, Thys. — Célina, Alice Henry.

INTERMÈDE

MM. Marck et Curdy, nègres burlesques, le plus grand succès du Cristal Palace de Londres.

Salma Brothers, jongleurs indiens de l'Eden de Bruxelles.

APRÈS LE BAL

Comédie en 1 acte.

Distribution : Caudebec, M. Victor. — Adrienne, Mme Mary-Albert.

Casino Grétry. - Eden-Théâtre.

Direction Wéry frères.

Bureau 7 1/2 h. — Rideau 8 0/0 h.

Samedi 24 Octobre

RÉOUVERTURE

Tableau de la troupe :

MM. Wéry frères, directeurs.
Billon, régisseur général.
Larose, premier chef d'orchestre
Pacra, chanteur de genre diction, pensionnaire du théâtre de la Renaissance et du concert de l'Eldorado de Paris.
Delaunay, chanteur comique, danseur.
Mmes Thérèse, chanteuse lyrique excentrique de l'Alcazar et de la Scala de Paris
Deblainville, chanteuse comique de la Scala.
Leotti, chanteuse de genre.
Lotty, jongleuse équilibriste.
M. Lockfort. — les trois barres fixes.
Troupe Arigoni, gymnasiarques.
Les 3 Jolly Coons, nègres burlesques excentriques.
Orchestre : 17 musiciens.

Prix des places : Fauteuils, 2-00 ; Première, 1-50 ; Secondes, 1-00 ; Galeries, 0-50 ; Places prises à l'avance, 15 cent. de supplément ; Abonnement volant, 10-00 ; Premières, 15-00 ; Fauteuils, 20-00.

Le bureau de location reste ouvert au Casino de 11 à 2 heures.

Lecteurs ! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la **Grande Maison de Parapluies**, 48, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrage et de la réparation. La plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

Gros lot de 100,000 fr.

AU TIRAGE DU 25 OCTOBRE 1885.

BRUXELLES 1879

6 tirages par an. Ces titres sont vendus : par **12** versements mensuels de fr. **9-75** ou **24** versements mensuels de fr. **5-15**.

Les souscripteurs ont droit à tous les tirages, ainsi qu'aux coupons d'intérêts. Les quittances mensuelles sont encaissées chez eux sans frais. Ils reçoivent chaque mois gratis les listes de tirages.

ABONNEMENT

AU

Courrier mensuel des Tirages

paraissant fin de chaque mois, et renseignant tous les tirages effectués, pendant le courant du mois.

Pour s'abonner, envoyer **1** franc en timbres poste à M.

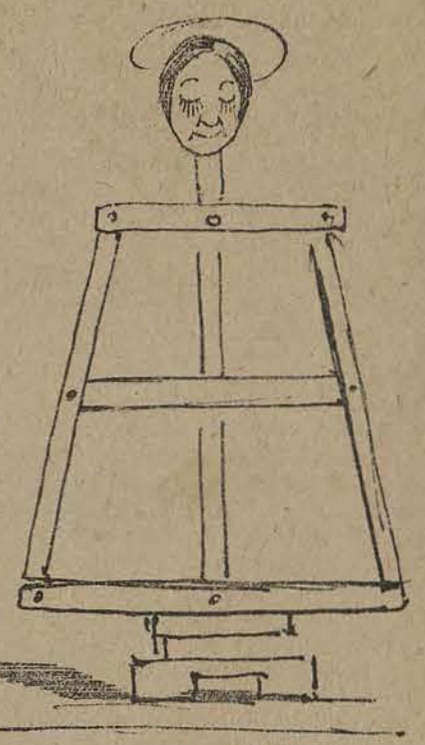
D. LATOUR-DEPAS, Changeur

1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

Revue de la Foire

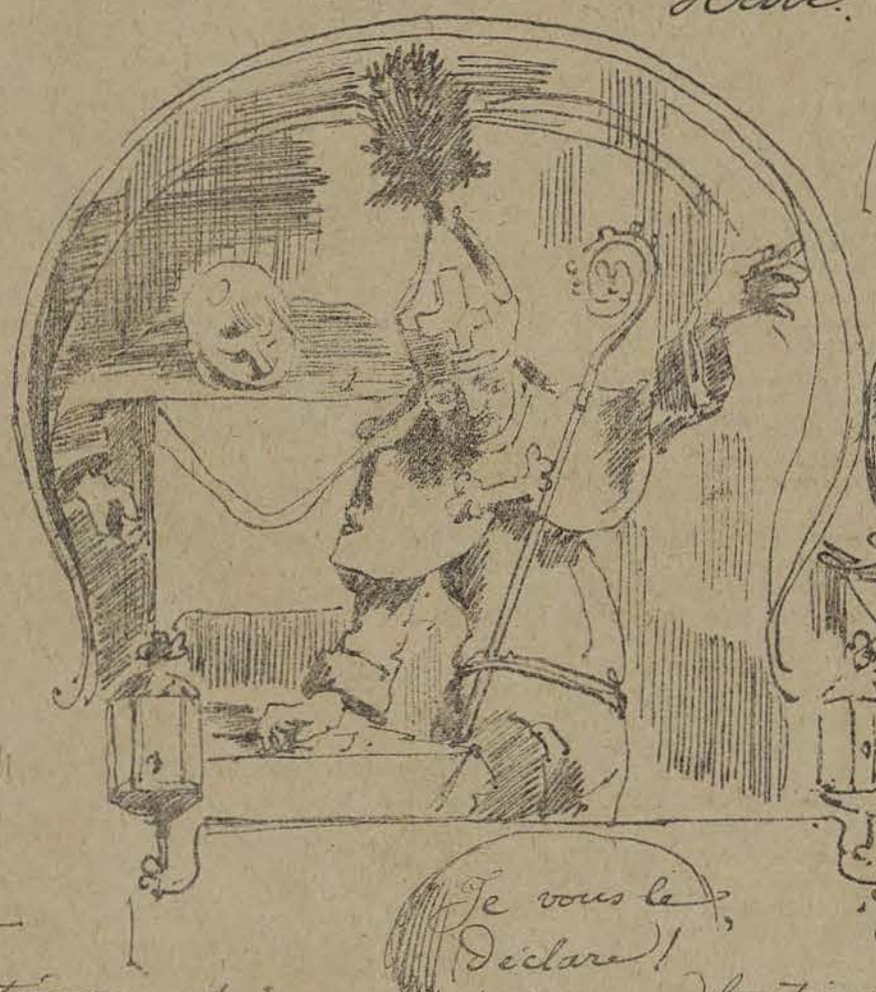
une vieille baraque
célèbre par ses exercices
intellectuels...

St Labre
ou l'homme fromage
patron de la ville de
Herve.

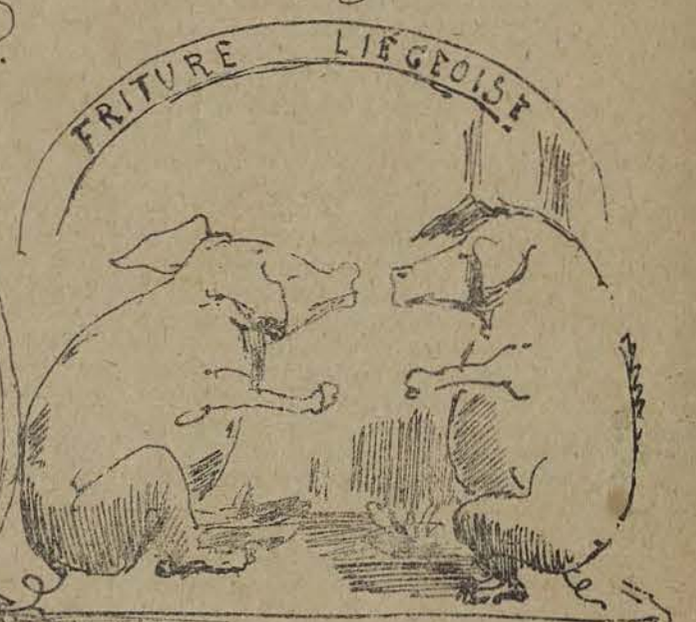


La Ste Vierge
en négligé

le bœuf Apis —
honoré par les Egyptiennes
pour ses vertus.



Je vous le
déclare!
Ici ce n'est pas une boutique!
Je ne vous vends pas cette
foudre! qui doit sauver votre
âme! Je vous la donne!
ce ne sera pas 100 fr.! ni 20 fr!
pas même 10 fr.! Non! ce
sera pour rien! Tenez il
m'en reste encore, trois paquets!
qui les veut pour 10 sous!
En Avant la musique!



Deux Catholiques
en bonne fortune

– la Tentation de St Antoine

St Antoine ne voulait pas.
mais le porc aurait bien voulu
lui le cochon

– la passion de Notre Seigneur J.C.

Une bien douce passion
ma foi!